

Lacan Quotidien



n° 722 – Vendredi 16 juin 2017 – 04 h 20 [GMT + 2] – lacanquotidien.fr

Sommaire

Le dépérissement des partis politiques
par Philippe De Georges

Alexandra Boisseau-Marguerite, **Une rupture dynamique**

LECTURES

Ginette Michaux, **Le Diable à Moscou**

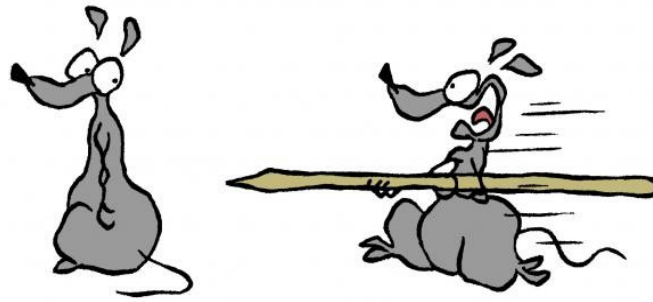
CHAMP FREUDIEN ANNÉE ZÉRO

Jacques-Alain Miller, **Chronique de l'Année Zéro (2)**

NOUVELLE POLÉMIQUE SUR LE PSYCHANALYSTE

Armelle Guivarch, **Lettre à Fernando de Amorim**

Pablo Reinoso, l'autre star de l'Elysée
par Véronique Lorelle (*Le Monde*)



Le dépérissement des partis politiques

par Philippe De Georges

La question des partis politiques est à nouveau à l'ordre du jour. Le cours des événements a conduit à la sanction que les dernières élections, présidentielles puis législatives, leur ont infligée. Les grands appareils qui ont dominé le débat public pendant soixante ans subissent, à droite comme à gauche, le désamour de l'opinion et le rejet du corps électoral. La crise qui les mine atteint son apogée et leur dislocation se confirme chaque jour, en même temps que se dévoile leur incapacité à représenter les courants réels qui traversent l'opinion, à produire des idées, à organiser la confrontation démocratique sur l'espace public, à passer des alliances entre eux et à assurer la gestion des affaires gouvernementales.

Les candidats qui ont occupé l'avant-scène lors des présidentielles étaient de façon différente en rupture avec les partis établis désignés sous le nom de « système » : les deux extrêmes, par leurs positions populistes aux marges du jeu républicain ; le vainqueur du scrutin par sa revendication d'une posture gaullienne transcendant les clivages partisans. L'offre actuelle, mis à part le mouvement « En marche », dont on ne peut pas savoir la forme qu'il prendra d'ici peu, mais qui se caractérise comme inclassable, montre un fractionnement en six familles d'importance à peu près équivalente : extrême droite (Le Pen, Dupont-Aignan, Philippot, Boutin), droite réac (Fillon, Ciotti, Wauquiez, Hortefeux) centre droit (Juppé, NKM), centre gauche (Valls, Le Drian, Cazeneuve), gauche (Hamon, Aubry, Montebourg, Vallaud-Belkacem, Duflot) et extrême gauche (Mélenchon, Laurent). Rien n'indique que l'une de ces familles puisse entraîner autour d'elle la moindre cristallisation ou le moindre rassemblement nécessaire à l'accession au pouvoir et à l'exercice de celui-ci. Leur proximité sur l'échiquier politique ne détermine aucun accord entre eux sur les grands débats actuels : écologie, développement durable, lutte contre le terrorisme, traitement des réfugiés, les grandes migrations, souverainisme ou Europe, politique étrangère, rapport avec les États-Unis, avec Poutine, crise moyen-orientale... Et chacun de ces sous-ensembles est lui-même menacé d'éclatement – Front national compris – lorsque l'actualité oblige à une décision dans un de ces domaines.

Mais en fait, c'est la fonction des partis politiques, leur légitimité et leur existence qui est remise en cause comme lors de tous les grands moments de notre histoire, depuis 1789.

Jacques-Alain Miller a opportunément publié des extraits du texte de Simone Weil écrit en 1940, *Note sur la suppression générale des partis politiques* (1). Ce texte concis et vif, publié seulement en 1950 après sa mort, est dans la veine de ce que fut pour la Renaissance humaniste le *Discours sur la servitude volontaire* (2) d'Étienne de La Boétie : les deux ont en commun une pensée pure comme un diamant, portée par une voix nécessairement aussitôt étouffée, qui déchire assez l'oreille de qui l'entend pour devoir être aussitôt refoulée. D'ailleurs, ces deux voix se sont tues à la fleur de l'âge, comme si survivre en leur siècle était une exigence exorbitante. Si l'on en cherche des exemples, nous avons là des figures authentiquement hérétiques, qui ne pouvaient trouver place dans aucune église et aucune école. Dans cet essai lumineux, Simone Weil rappelle que 1789 voulait interdire les partis comme obstacles à la démocratie, qu'ils ne sont nés que dans le sillage du Club des jacobins et que leur baptême est la terreur robespierriste. Elle écrit cela au cœur de la Résistance, au moment où les partis sont absents du combat, quand ils n'ont pas voté les pleins pouvoirs à Pétain. De Gaulle s'inscrira dans cette veine, avec le pragmatisme et le sens de l'État qui manquaient absolument à celle dont la position subjective traçait seulement la voie de la mort.

Aujourd'hui, rien ne permet de décider si nous sommes en train de vivre quelque chose de vraiment neuf, ou seulement une recomposition de l'offre politique, ce qui serait à la fois peu et beaucoup : renouvellement du personnel parlementaire, remise en cause de la professionnalisation des élus, qui conduit à la constitution possible d'une forme d'oligarchie, redistribution des cartes enfin, qui amènerait à une redéfinition des regroupements et des clivages. On a vu en effet que les motivations des votes portaient plus sur l'opposition entre repli identitaire et préférence nationale, d'une part, et Europe et mondialisation, d'autre part, que sur les thèmes porteurs des grands partis traditionnels qui se sont épuisés en courant après les composantes les plus extrêmes et les plus inconséquentes de leurs électors.

Ce qui serait vraiment neuf, ce serait que se concrétise le dépérissement des partis politiques. Devenus *fin en soi*, alimentant la passion collective plutôt que cherchant l'intérêt général, suscitant la discipline, les stéréotypes, la sclérose et la démission de l'intelligence, totalitaires par essence car cherchant logiquement leur croissance et leur triomphe sur les avis différents : tels sont-ils caractérisés par Simone Weil. André Breton, qui commente ce texte, rappelle leur démonétisation dans les maquis comme à Londres et la « routine aux dents longues » qui a permis leur retour après-guerre.

Les deux grands partis d'hier sont arrivés au terme de leur parcours. Leur histoire permet de le comprendre aisément.

À droite, l'existence d'une droite républicaine est en fait bien récente. Son acte de naissance (sous sa forme de naguère) correspond à l'avènement du gaullisme, soit, dans l'après-coup du 18 juin, à la direction effective de la France Libre par de Gaulle depuis Londres. C'est celui-ci, maurassien d'origine et longtemps proche du Maréchal, qui marque la rupture entre la droite de toujours, antirépublicaine depuis 1789, structurée de 1918 à 1939 par les Ligues et l'Action française autour d'un nationalisme plus ou moins franchement antisémite et raciste, et la puissance de refus qu'il allait incarner durablement. Le creuset de la Résistance, le programme du CNR (Conseil national de la Résistance) qui servira de référence et d'orientation après la Libération et son passage aux affaires, donne au courant nouveau sa logique. La Résistance supposait la défense sans réserve de la République, abolie par l'État de Vichy. Du coup, c'est ce principe qui va définir la fraction de la droite qui dominera la vie politique des IV^e et V^e Républiques, quand l'autre fraction, déshonorée par la collaboration et sa dérive fasciste, sera durablement discréditée.

La droite républicaine d'aujourd'hui est l'héritière de ce mouvement. Mais le déclin est manifeste, depuis les rassemblements que de Gaulle appelle de ses vœux – dépassant le clivage droite-gauche, assumant une économie semi-étatique à travers des nationalisations massives, une gestion colbertiste associée à de fortes préoccupations sociales et la recherche du dialogue, l'attachement au droit des peuples à disposer d'eux-mêmes qui conduira à la décolonisation et un culte de la grandeur d'une France orgueilleuse de sa mission universelle – jusqu'au parti filloniste, libéral, antisocial et ouvertement réactionnaire.

Le comble est atteint, quand certains leaders de ce camp refusent le front républicain et prétendent avoir des valeurs communes avec la droite nationale et xénophobe qui relève la tête progressivement. N'a-t-on pas entendu des « dirigeants de rencontre », selon l'expression de de Gaulle en 1940 (3), prônant la réunification de la droite, au mépris des morts accumulés de 1940 à 1962 ?

Le PS meurt quant à lui d'une contradiction qui l'a toujours habité : d'un côté, son supposé projet de changement radical du système de production et de l'organisation sociale (ladite rupture avec le capitalisme), de l'autre, son attachement à l'exercice du pouvoir, depuis les communes jusqu'au sommet de l'État, dont la logique suppose le respect des choses telles qu'elles sont (l'économie de marché) et au mieux leur réforme progressive.

De fait, la SFIO de jadis, depuis le congrès de Tours, comme le PS actuel depuis celui d'Épinay, ont vécu en faisant coexister un discours d'essence révolutionnaire et marxiste, avec une gestion quotidienne sociale-démocrate. La discordance entre les deux plans a atteint les sommets de la mauvaise foi lors de la guerre d'Algérie, quand Guy Mollet prétendait que le maintien de l'Algérie française préservait le peuple algérien de l'étape nationale dans la voie de l'internationalisme... au prix de la guerre à outrance, de la torture et d'une conduite des affaires qui mérite d'être qualifiée de crime contre l'humanité.

Depuis le quinquennat Hollande, la tension entre ces deux registres a pris la forme de l'affrontement entre deux tendances qui n'ont fini par être d'accord que sur une chose : leur impossibilité de cohabiter dans un même gouvernement. Valls, faisant ce constat comme les frondeurs, a fait apparaître l'évidence : la nécessité de la rupture. Cette évidence ne s'est pas imposée de l'intérieur du parti, mais de par l'insistance des faits qui, comme on le sait, sont têtus.

Comment maintenir en effet la logomachie révolutionnaire, la lutte des classes, la disparition de l'exploitation de l'homme par l'homme sinon la dictature du prolétariat, quand l'univers social et les modes de production n'ont plus rien à voir avec le monde du XIX^e siècle, quand l'URSS s'effondre, ne laissant dans le souvenir que son échec économique et son intolérable dictature et se livrant à un nouveau tsar, quand la Chine de Mao est devenue l'avant-garde du capitalisme sauvage sans une once de démocratie et quand le rêve prolétarien n'a plus comme étendard que le castro-chavisme et la Corée du Nord ?

Exeunt donc les partis anciens de la droite et de la gauche ! L'heure est-elle venue d'un vrai changement ?

L'enjeu des années à venir serait alors purement et simplement l'invention d'autres modes de représentation (question qui hante notre République depuis la première constitution), de débat (« la guerre tranquille des opinions », dont parle Alain), de prise de décision et de vie dans la République. Vaste programme, aurait dit l'autre...

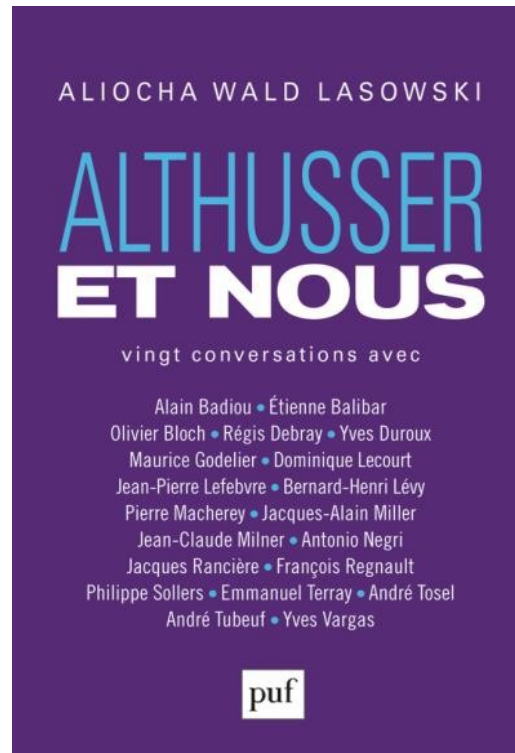
1 : Weil S., *Note sur la suppression générale des partis politiques*, Climats Flammarion, 2017. Extraits repris par J.-A. Miller dans *La movida Zadig*, n° 1, Navarin, 2017.

2 : La Boétie (de) E., *Discours de la servitude volontaire*, Gallimard, 1983.

3 : Gaulle (de) Ch., « Manifeste de Brazzaville ». à retrouver [ici](#)

Une « rupture dynamique »

par Alexandra Boisseau-Marguerite



C'est en profane que je me suis plongée dans la lecture du livre d'Aliocha Wald Lasowski intitulé *Althusser et nous* (1). L'auteur cerne, pas à pas, cette figure emblématique et sa pensée dans un dialogue qu'il établit avec une vingtaine d'écrivains et de philosophes qui l'ont approché, assisté, aimé, écouté ou encore tout simplement croisé.

Althusser, philosophe, penseur du politique, intellectuel marxiste, professeur à l'École normale supérieure (1948-1980), militant (PCF) (2) – c'est à l'homme et à son époque que nous avons affaire. Cet ouvrage, par-delà l'enseignement sur le renouvellement qu'Althusser propose de la pensée marxiste et du structuralisme, nous livre le dynamisme et l'enthousiasme d'un homme dans son temps et au-delà, dans l'intensité de ses travaux et de la formation des futurs philosophes.

Althusser va séparer le marxisme d'une perspective tournée sur l'humanisme pour en souligner la portée théorique. Dans cet ouvrage, chacun des auteurs apporte de façon singulière un point d'éclairage, un élément de compréhension sur Althusser, sous la forme d'une conversation. Ainsi, A. Wald Lasowski permet de faire entendre que l'œuvre et la conception d'Althusser ont une actualité et conservent une force pour penser la politique contemporaine.

J'ai été frappée chez Althusser par cette capacité d'inventer, de renouveler et de bouleverser les standards, de déranger la « pensée statique ». Cela m'a surtout éclairée sur les positions récentes de Jacques-Alain Miller pour la psychanalyse lacanienne.

J'y ai saisi le poids contemporain et l'imprégnation de cette pensée en ceci que la philosophie d'Althusser repose sur la « rupture dynamique (3) ». Pas la rupture au sens de la coupure, de la division radicale, mais bien la rupture construite sur la nécessité d'être dans un mouvement. Il y a un bougé, un changement, une transformation qui doit intégrer les remous, les gesticulations, les agitations et les battements du social et du politique. C'est exactement

l'impulsion dans laquelle J.-A. Miller nous propulse ces dernières semaines, depuis les élections présidentielles, en lançant le réseau *La movida Zadig*, la revue internationale *Heretic* et, ces dernières heures, la reprise de « séminaires démultipliés (4) ».

En effet, comme le souligne Jean-Claude Milner dans le livre, « il faut s'inscrire (5) », il faut se lancer dans une pensée du risque et du pari. C'est ainsi qu'Althusser envisageait le marxisme.

Antonio Negri rappelle l'importance qu'a pris à cette époque ce que Foucault a nommé par la suite « la biopolitique (6) ». La biopolitique est un concept forgé pour identifier une forme d'exercice du pouvoir qui porte non plus sur les territoires, mais sur la vie des personnes, sur les populations. Il me semble que J.-A. Miller réactualise de manière inédite cette notion pour le champ psychanalytique. Il apporte « un souffle nouveau » et il déclenche une poussée nouvelle en mettant au centre une formule de Lacan : « l'inconscient, c'est la politique (7) ». L'inconscient est politique en tant qu'il transporte l'inconscient de chacun dans la Cité, dans tous les lieux, pour tous. L'inconscient individuel qui s'intègre à l'histoire universelle.

En ce sens et au même titre qu'Althusser défendait une lutte des classes sur tous les plans, J.-A. Miller a pris acte de la contingence des rencontres de la politique actuelle avec la société et la psychanalyse, pour réveiller une politique inédite de la psychanalyse lacanienne.

Il bouscule ainsi son *automaton* et, selon sa formule, renaît pour se consacrer maintenant « à faire exister la psychanalyse dans le champ politique (8) ». C'est sous cette impulsion novatrice que JAM 2 fait son entrée. Ce n'est pas la fin de la psychanalyse ! C'en est un des rebondissements (9).

Dans le livre d'A. Wald Lasowski, J.-A. Miller parle de sa dernière conversation avec Althusser où il lui signifia que la psychanalyse ne convergerait pas avec le marxisme comme le pensait ce dernier. Althusser misait sur le choix du « commun (10) » là où J.-A. Miller fait le choix du réseau. Il suffit de lire la dernière conférence de Madrid (11), dans laquelle J.-A. Miller fait référence à Freud qui, dans *Psychologie des foules et analyse du moi*, écrit : « la psychologie individuelle est aussi, d'emblée et simultanément, une psychologie sociale (12) ».

Nous faire présents, là où nous sommes, voilà l'enjeu, et ainsi, nous faire l'offre d'un possible, celui de la liberté, pour chacun, de s'y montrer *heretic*.

1 : Wald Lasowski A., *Althusser et nous*, Paris, PUF, 2016.

2 : *Ibid.*, p. 11.

3 : *Ibid.*, p. 21.

4 : Miller J.-A., « Champ freudien, année zéro », *Lacan Quotidien*, n° 718, Juin 2017.

5 : Milner J.-Cl., « L'antihumanisme théorique absolu in Wald Lasowski A. *Althusser et nous*, op. cit., p.219.

6 : Negri A., « Une ouverture vers le deleuzisme », in *ibid.*, p. 232.

7 : Lacan J., Le Séminaire, livre XIV, « La logique du fantasme », leçon du 10 mai 1967, inédit.

8 : Miller J.-A., « Conférence de Madrid », *Lacan Quotidien*, n° 700, 19 mai 2017.

9 : Cf. Brousse M.-H., « La psychanalyse rebondissante », *Lacan Quotidien*, n° 714, 6 juin 2017.

10 : Miller J.-A., « Une scène du rideau déchiré d'Hitchcock », in Wald Lasowski A. *Althusser et nous*, op. cit., p. 218.

11 : Miller J.-A., « Conférence de Madrid », *Lacan Quotidien*, n° 700, 19 mai 2017.

12 : Freud S., « Psychologie des foules et analyse du moi », *Essais de psychanalyse*, Paris, PBP, 1981, p. 123.

LECTURES

Le Diable à Moscou ou l'innommable pris à la lettre

par Ginette Michaux

Boulgakov Mikhaïl,
Le Maître et Marguerite
Œuvres complètes
La Pléiade, Gallimard

*Staline, s'écria-t-il, était un brigand.
C'était un brigand. C'était une canaille,
et c'était de plus un lâche foncier.*

Jacques Lacan cité par François Regnault (1)

Il faut rediaboliser l'Extrême-Droite.
Jacques-Alain Miller, *Journal extime*

Le Maître et Marguerite fut achevé en 1940 à la veille de la mort de son auteur, survenue à l'âge de quarante-neuf ans, suite à la maladie, aux privations, à l'opprobre et à la condamnation au silence. La persécution, que subit, dans ce roman, le personnage du Maître de la part des intellectuels inscrits à l'association des écrivains prolétariens, commença pour Mikhaïl Boulgakov lui-même au lendemain de l'adaptation théâtrale, en 1926, de son œuvre sur la guerre civile, *La Garde blanche*.

Le manuscrit du *Maître* circula sous le manteau avant sa publication tardive en russe et rendit dignité, force et espoir à bon nombre de « citoyens » de l'U.R.S.S. stalinienne et post-stalinienne. Quand il sortit enfin en 1966, il était expurgé de passages dont la totalité se chiffre à quatre-vingts pages. Ces passages ont été rétablis entre crochets dans les éditions parues en français, en 1968 d'abord, chez Laffont, sous la plume du traducteur Claude Ligny, et en 2004, dans le deuxième volume de la Pléiade des *Œuvres complètes*, dont l'édition fut dirigée par Françoise Flamant et Jean-Louis Chavarot.

Ces phrases caviardées semblent avoir été écrites par Boulgakov pour être les boucs émissaires de la censure étatique, et c'est le sort qui leur fut réservé. Un court exemple : « Le commissaire du peuple, qui était un imbécile » (deuxième partie de la phrase censurée). Moyennant ce stratagème, ce texte à l'ironie féroce et subtile ne « disparut » pas, contrairement à certains manuscrits antérieurs confisqués, et Boulgakov non plus, contrairement au héros de son roman, enlevé par la police secrète sur dénonciation.

Le choix du genre fantastique a pu préserver l'auteur du danger qu'il y avait à écrire une satire réaliste et a offert une chance de survie à son dernier écrit. En effet, le maniement de la critique ironique, qui dans *Le Maître et Marguerite* subvertit les significations monolithiques imposées par le régime stalinien sans les remplacer par d'autres, rend souvent le sens indécidable. Mais, plus profondément, l'écriture du *Maître* témoigne d'un choix générique subversif par rapport à la *doxa* littéraire du réalisme social. Et la transgression des lois du vraisemblable lui donne des moyens nouveaux pour cerner le désastre communautaire et subjectif causé par le discours dictatorial qui pétrit le corps social.

L'histoire de type fantastique se déploie dans la Moscou stalinienne visitée par Satan. Elle est construite autour de deux épisodes qui narrent les aventures et le sort final des héros. Le premier fait allusion à l'enlèvement par la police secrète d'un écrivain – que son amante Marguerite appelle affectueusement « Le Maître » –, emprisonné ensuite dans un hôpital psychiatrique pour avoir écrit un roman sur Ponce Pilate, et au désespoir angoissé de Marguerite, ignorante du sort de celui-ci. Le second, dans les dernières pages du livre, annonce tout aussi discrètement la mort simultanée du Maître dans sa clinique psychiatrique et de Marguerite dans son appartement, sans que les amants se soient revus... sinon par la grâce du diable.

Le fantastique occupe le gouffre de silence et de vide ouvert entre la terreur de l'enlèvement et la mort tragique des deux héros tués, l'un par la persécution, l'autre par la séparation. La liberté souveraine de l'imagination fait pièce au réel silencieux de la douleur et de la condamnation de l'écrivain et de son amante. C'est sur les bords de ce « littoral » que le diable et sa suite prennent possession de Moscou.



L'histoire commence au crépuscule du mercredi de la Semaine sainte orthodoxe (une quinzaine de jours après la catholique). Elle dure cinq jours, mais c'est d'une Semaine sainte à l'envers qu'il s'agit. Entre le Vendredi saint, jour de la mort du Christ et le dimanche de Pâques, l'univers est sans Dieu et les puissances infernales qui ont envahi la ville atteignent le comble de leur puissance. Marguerite, transformée en sorcière (on comprendra que cela s'est produit au moment de sa mort), accepte une invitation au bal de Satan, qui a lieu, non dans un appartement confisqué par un membre mal logé du Parti, mais par les démons qui

ont tué ou fait disparaître les habitants. Elle se rend au rendez-vous en signant, comme Faust, un pacte avec le diable, mais c'est par amour pour le Maître. Une nouvelle alliance avec le diable se noue pour ceux qui osent le nommer.

Sous le manteau du fantastique se cache donc le démon en personne qui, accompagné de sa suite, décide de résider temporairement chez les Moscovites, lesquels, sous le régime alors en vigueur, sont censés ne pas plus y croire qu'ils ne croient en Dieu. Cette rencontre ironique, confortée par l'hésitation – propre au genre – des personnages concernant la réalité de ce qu'ils voient, rejoue la fameuse réplique satanique : « tu sais bien que je n'existe pas ». Satan a pris l'allure sombre et sérieuse d'un professeur étranger spécialiste en magie noire, invité officiellement comme consultant. Son passeport affiche un nom aux consonances allemandes, Woland – nom qui remplace une seule fois, dans le *Faust* de Goethe (v. 4023), celui de Méphistophélès.

Tout le roman d'ailleurs, son titre l'indique déjà, est nourri d'allusions complexes et parfois parodiques au premier *Faust* qui, lui, croit en l'existence du diable et veut le rencontrer. Quant à l'allure des acolytes de Woland, elle illustre les pouvoirs d'illusionniste de leur sobre Maître : l'un peut s'étirer à l'infini, l'autre est en suspension dans l'air, le troisième est muni d'un poignard et d'une taie sur l'œil gauche, un quatrième, le diable le plus cocasse de l'histoire, apparaît sous la forme d'un gros chat qui marche sur ses pattes arrière, prend le tram en payant poliment son billet ou joue aux échecs. Mais le lecteur attentif s'aperçoit que les noms auxquels répondent ces figures burlesques et locales sont ceux de la culture démonologique et

apocalyptique : « mon nom est légion ». C'est le démon Fagoth qui se cache sous l'appellation russe de Koroviev : vêtu d'une veste à carreaux, efflanqué et anarchiste, il fait aussi penser aux personnages du roman de Dostoïevski, *Biessi, Les Démons* (à préférer à la traduction *Les Possédés*). Le chat se révèle être Béhémot (« la grande bête »), présent déjà dans le livre de Job, bien qu'il apparaisse plus souvent sous la forme d'un hippopotame ou d'un éléphant, comme dans *Faust*, au moment de la transformation du barbet derrière le poêle (v. 1310). Azazello, au nom hébreu qui signifie « l'esprit du désert », vient de l'Ancien Testament. Comme Abadona, le destructeur, cité dans l'Apocalypse, il est un tueur. C'est donc aux traditions littéraires et religieuses que Boulgakov se réfère sous le couvert d'un récit populaire mouvementé, corrosif et cocasse, même pour le lecteur qui ne repère pas tous les arrière-fonds historiques et artistiques de l'œuvre. Les allusions, souvent respectueusement parodiques, à la musique, à la littérature et aux autres arts, surtout ceux qui ont pour thème le démon, donnent leur respiration à ce roman qui s'élève contre les diktats culturels staliniens et fait éprouver la singularité vivante et la liberté d'une écriture qui déconstruit les significations imposées pour cerner l'innommable. La force politique de l'ironie et le caractère subversif du genre fantastique débusquent la folie meurtrière du système politique et social en place et lui font perdre l'*aura* de terreur que protègent le silence et la censure.

Woland l'étranger révèle l'existence du mal au cœur d'un système qui le situe à l'extérieur de lui. Il incarne et rend donc visible le noyau sombre du discours stalinien qui fonde sa réalité sur l'idéal imposé du bien pour tous. Si le mal a été éradiqué dans l'État, il devient une fiction ; comme le diable, il n'existe pas, et celui qui le rencontre est un halluciné, un schizophrène, un traître, un espion de l'étranger. À l'inverse, quand le diable, qui prétend guérir le mal par le mal, dit « j'existe », il incarne le réel extime de la société régie par le réalisme socialiste de l'époque stalinienne. « Croyez au moins en l'existence du Diable ! », dit Woland aux deux promeneurs moscovites qui le rencontrent les premiers (2).

Beaucoup d'événements comiques, terribles, imprévisibles ou stupéfiants liés à la visite de Satan frappent la communauté stalinienne. D'emblée, le titre du premier chapitre, « Ne parlez jamais avec des inconnus », reprend à son compte un slogan du temps qui était même affiché dans les villes. Il s'avère ironiquement être un impératif fondé, puisque l'écrivain et le journaliste russes qui se risquent, en cette « terrible soirée de mai », à répondre à un étranger qui les interpelle rencontrent... le diable lui-même ! Voilà donc le discours de l'Autre politique ratifié, à la lettre, par l'écrivain réfractaire ! Juste avant cette rencontre, le journaliste Berlioz pris d'un malaise s'était écrié « Diable, ça alors ! », avant de démontrer à son jeune compagnon écrivain que le Jésus historique n'avait jamais existé. De cette exclamation et de ce discours sort pour ainsi dire Satan, qui se matérialise – se « motérialise » – devant eux pour entamer la conversation.

La souplesse énonciative de l'écriture parle les discours du temps dans une ambivalence active qui révèle la jouissance qui les habite et permet souvent le rire libérateur. Tout comme Woland qui, dans son numéro de magie noire presté au Théâtre des Variétés, revêt les spectatrices de superbes robes venues de Paris, lesquelles se volatilisent dès la sortie du spectacle, laissant les « citoyennes » en culotte dans la rue, l'écrivain se campe en metteur en scène qui donne ou ôte à son gré — à l'instar du dictateur communiste — l'existence aux personnages. Nombre de disparitions subites seront orchestrées par le diable et sa suite. Ces tours de passe-passe miment les disparitions par enlèvements, qui étaient un des procédés favoris de la police secrète. Woland révèle la volonté criminelle du discours stalinien en s'en faisant la doublure. La figure diabolique emprunte tous les visages de la simulation pour dévoiler cette simulation même.

L'auteur diabolisé par un régime diabolique a bien pour relais dans sa fiction d'une part l'écrivain persécuté et d'autre part Satan, qui rend visible le mal en l'incarnant et par là le congédie. L'énonciation boulgakovienne, incarnée dans les dires d'une chaîne de personnages, de motifs et de discours, profère un *non* souverain à la terreur d'une réalité subie, qu'elle fait disparaître à son gré, mais d'une manière ambivalente encore. Le monde créé par elle est renvoyé aux abîmes, y compris le diable et sa suite, dépouillés de leur *persona*. C'est le tour même de l'écriture autant que le sujet traité qui libère du discours politique de l'époque. Le roman, conscience des temps modernes, selon Bakhtine — qui construit son œuvre théorique à la même époque et dans les mêmes conditions que Boulgakov — se constitue en réponse aux structures discursives dans lesquelles il naît. En lui se croisent plusieurs « surfaces textuelles », plusieurs écritures s'affrontent.

De la micro à la macrostructure de l'œuvre, du mot à la phrase, de la phrase aux motifs, des motifs à la construction du récit, tous les niveaux de l'écrit font trembler l'édifice des discours du temps et révèlent leurs jouissances inavouables. Omniscient, contrôlant les pensées des personnages, les anticipant ou les réalisant, Satan le premier raconte aux promeneurs moscovites la rencontre de Pilate et de Jésus, objet du livre du Maître. Pilate le lâche, tremblant devant l'empereur Tibère, qui a abandonné Jésus à Caïphe en s'en lavant les mains, est un personnage-phare du *Maître et Marguerite*. Ce choix renvoie à un épisode décisif de la vie de Boulgakov. En 1919, il a été le témoin impuissant d'un meurtre sauvage perpétré par les soldats de Petlioura sur la personne d'un Juif. « Au souvenir de cette scène se rallume la souffrance toujours vivace du témoin que sa passivité a rendu complice du bourreau » (3).

Le récit dont l'action a lieu à Moscou alterne ainsi avec quatre chapitres qui présentent une réécriture de la Passion, dont Ponce Pilate et la Jérusalem antique sont le centre. Non pour opposer le mal stalinien au bien évangélique (Boulgakov n'était pas croyant), mais pour en montrer l'envers, comme dans une bande de Moebius. En URSS, le bien règne, l'étranger, c'est le mal. Pour Jésus, l'étranger est bon, c'est un « prochain et celui-ci le mettra à mort. Si les chapitres moscovites déploient les leurres révélateurs du fantastique, ceux qui relatent la comparution à Jérusalem du Christ devant Pilate sont écrits dans un style minutieusement réaliste. Censés dire le vrai, ils pourraient satisfaire à l'un des dogmes de l'art réaliste socialiste. Mais, alors que le récit échevelé de Moscou révèle la violence d'une façon ambivalente, à Jérusalem, le récit réaliste la dénie, en disant l'inverse de ce qui a eu lieu. Le titre du chapitre XXV, par exemple, « Comment le procureur tenta de sauver Judas de Kiriath », dit l'inverse de ce qu'il faut comprendre et qui est : « Comment Pilate réussit à assassiner Judas ». Pilate, le commanditaire du meurtre, n'y donne pas explicitement au chef de la police secrète (qui l'exécutera pourtant) l'ordre d'assassiner Judas, mais annonce d'emblée ce qui sera la version officielle du meurtre : Judas sera tué par les amis de Jésus, il faut donc le protéger. Hélas, répondra le chef de la police, je n'y suis pas parvenu, il a été assassiné. Moyennant quoi, celui-ci recevra une bourse pleine d'argent ; de même, le dénonciateur du Maître à Moscou avait reçu son appartement.

Ainsi s'enchaînent les différents plans du récit, l'un engendrant et révélant l'autre dans un jeu de réversibilité signifiante qui tourne autour du centre vide qu'est la *persona* diabolique, à la fois substantielle et illusoire, jouissante et signifiante, derrière laquelle « toute forme se dérobe et s'évanouit » (4).

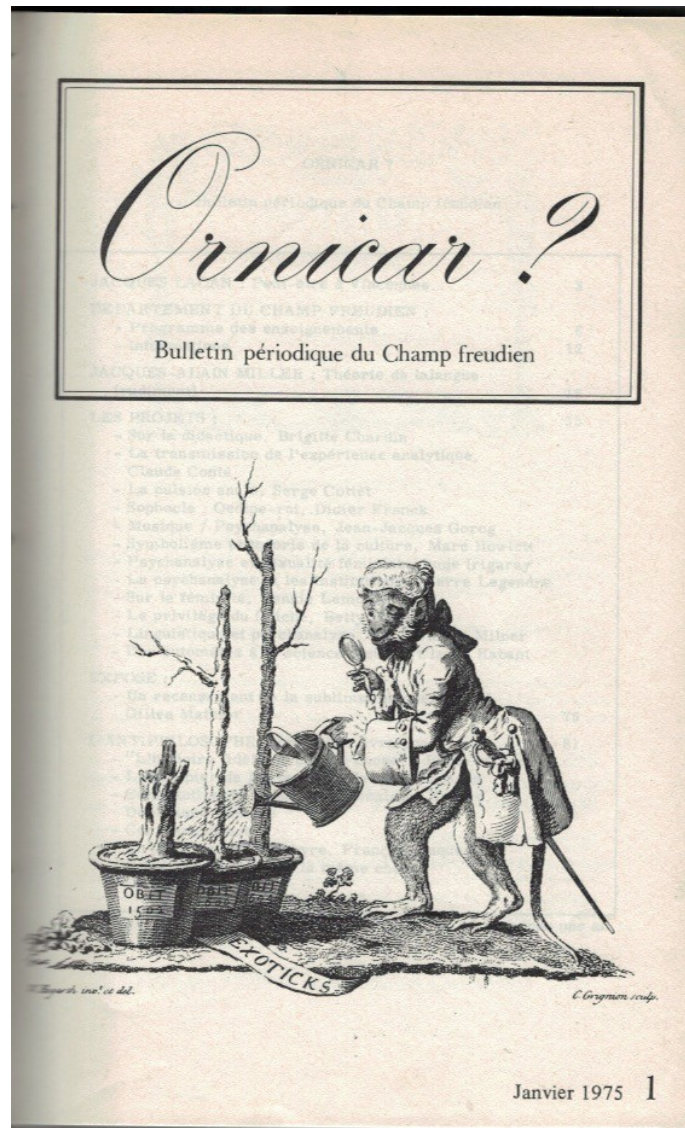
1 : François Regnault, *Liminaire*, « Vos paroles m'ont frappé... », *Ornicar ?*, n° 49, été 1998, Seuil Agalma, p. 10.

2 : Boulgakov M., « Le Maître et Marguerite », *Œuvres complètes*, coll. de la Pléiade, Gallimard, p. 427.

3 : Gourg M., *Mikhaïl Boulgakov (1891-1940). Un maître et son destin*. « Biographie en images », Paris, Laffont, 1992, p. 70.

4 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le Transfert*, Paris, Seuil, 1991, p. 283-284. Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le Transfert*, Paris, Seuil, 1991, p. 283-284.

CHAMP FREUDIEN ANNÉE ZÉRO



CHRONIQUE DE L'ANNEE ZERO

par Jacques-Alain Miller

Paris, le 15 juin 2017

La nouvelle circule : *Ornicar?* continue !

Mardi, invité à un déjeuner des enseignants du Département de psychanalyse de Paris VIII, je leur ai proposé de m'aider à rappeler à la vie l'auguste revue, née dans ce Département en janvier 1975 sous la forme d'un mince fascicule dactylographié, orné d'une gravure de Hogarth illustrant la dérision de l'éducation.

En ce temps-là, le Champ freudien, c'était le Département, et *Ornicar?* était son bulletin.

Il devint rapidement l'organe des Jeunes-Turcs de l'École freudienne de Paris. Lacan mort et les notables enfuis à peu d'exceptions près, il échet à ceux-ci d'aider à construire la nouvelle École que Lacan avait adoptée après la dissolution de l'EFP. *Ornicar* ? revêtit un nouveau costume, dessiné par le meilleur graphiste du temps, Pierre Faucheux, et il fut imprimé (au plomb) par Darantière, imprimeur de la Pléiade.

Dans son sillage, à son exemple, de nombreuses revues virent le jour dans un Champ freudien redéfini et élargi par la création de la Fondation du Champ freudien et ses Rencontres internationales. *Ornicar* ? qui avait été la première et longtemps la seule revue de son genre était désormais l'ancêtre d'une progéniture surabondante. Ses rédacteurs étaient sollicités de voyager à travers le monde. La revue avait cessé d'être nécessaire. Je préférerai interrompre sa parution. Le numéro 51 sortit en janvier 2004.

C'est en janvier 2018 que le 52 verra le jour. Ce sera sauf erreur sa 43^e année. Car si *Ornicar* ? a manqué à s'incarner depuis treize ans, son esprit est resté vivant dans le Champ freudien.

J'en demeure le directeur, mais pour en déléguer la réalisation effective à un binaire : un *Managing Editor* qui sera la toute nouvelle directrice du Département, Sophie Marret-Maleval, et une rédactrice en chef, Clotilde Leguil, qui a fait ses preuves à la revue *Mental* et avec sa thèse.

Elles s'appuieront sur un solide Secrétariat général de la rédaction, composé de Deborah Gutermann-Jacquet et France Jaigu.

Le comité de rédaction comprendra l'ensemble des enseignants, auxquels ont accepté de s'adjoindre, et je les en remercie tout particulièrement, ceux qui eurent par le passé d'importantes responsabilités éditoriales dans la revue, Jacques Adam et Herbert Wachsberger, Dominique Laurent et Catherine Lazarus-Matet.

Un Conseil de rédaction en cours de formation complétera cette architecture.

La revue bénéficiera du concours de l'École de la Cause freudienne, et notamment de sa Bibliothèque.

Elle aura deux numéros par an. Sa rédaction annoncera prochainement le thème du n° 52.

ARGENTINE : Zadig y a pris le sous-titre de « *Red de Incidencia Política* ». Ce réseau comporte pour l'instant deux « nœuds », *La libertad del deseo* et *Política-Extimidad*.

BRESIL : Zadig est désormais constitué, sous le nom de *Doces&Bárbaros* (*Douces et barbares*, voir plus bas le Communiqué). Premier Forum le 18 août à São Paulo.

RUSSIE : un Forum est en projet à Moscou, qui pourrait avoir lieu avant la fin de l'année.

PARIS : Philippe Bénichou me fait connaître l'existence d'un collectif « Théâtre et psychanalyse » travaillant dans l'esprit « République des Lettres » (voir plus bas).

ANNUAIRE DES REVUES : une liste générale des revues paraissant dans le Champ freudien serait utile. Paola Bolgiani, par ailleurs présidente de la SLP, a accepté de se charger de cette tâche. Les revues désireuses de figurer sur cette liste, qui sera publiée, prendront contact avec Paola, salbol.salbol@gmail.com

BHL : dans le magazine *Le Point* paru ce jour, Bernard-Henri Lévy, notre partenaire des Forums parisiens, argumente que le moment Macron clôt le cycle ouvert par la Révolution française. Original, provocant, force à penser.

L'INFINI : le numéro 139 vient de paraître avec un bandeau où s'écrit « la science des rêves ». Sollers commence à narrer ses amours avec une Nora, psychanalyste ; c'est sans doute le début de son prochain roman. Étonnant entretien du même sur « le Royaume », qui lui « semble beaucoup plus important que la Nation ». Il discute les thèses de Milner sur la Révolution française en antiobespierrienne de naissance. Selon lui, « le mot littérature est socialement caduc » et le mot poésie, « imprononçable ». Josyane Savigneau souligne une phrase de son dernier roman, *Beauté* : « L'expérience consiste à tout voir pour la première fois. » Un paradoxe parmi beaucoup d'autres, qui fait penser. Un article signé Nadine Candolle, « Poétique du réel », entremêle des fils lacaniens et sollersiens avec pertinence. On regrette seulement que C. Soler s'y trouve citée, l'auteure ignorant que ladite pompe passionnément mon cours. Est-ce l'effet euphorisant sur moi de l'Année Zéro ? J'ai le sentiment que ce numéro dans son ensemble sort du lot des livraisons toujours stimulantes de cette revue-monument.

LAUTREAMONT : le site de référence est blog.maldoror.org Les *Poésies* dont je citais ici même un extrait sur poésie et politique sont téléchargeables sur le site.

Escola Brasileira
de Psicanálise 

Comunicado Rede Zadig Brasil

Não render suas armas diante dos impasses crescentes da civilização, faz parte das iniciativas e ações da comunidade de trabalho que se formou no espaço próprio da Escola Brasileira de Psicanálise. Assumimos de modo decidido a criação da Rede Zadig no Brasil sob o título de “**Doces&Bárbaros**” como mais uma de nossas bases de operações contra o mal estar na civilização. A diretoria executiva da EBP dará o apoio necessário ao funcionamento da rede assim como às suas ações. Os membros da EBP e os demais interessados, estão convidados a aderir através do formulário que segue abaixo nesse comunicado. Anunciamos, desde já, a realização de um Fórum no dia 18 de agosto em São Paulo sobre o tema: “**Contra a corrupção: o real da psicanálise é nossa moeda**”, no qual contamos com a viva participação de todos. O Local e o horário serão divulgados oportunamente.

Jésus Santiago, responsável pela Rede Zadig Brasil “Doces&Bárbaros”

Ficha de adesão

Nome _____
Profissão _____
Endereço _____
Cidade _____ UF _____ CEP _____
Telefone () _____ e-mail _____

Após preenchido, envie para docesebarbaros@gmail.com aos cuidados de Luiz Fernando C Cunha.

Théâtre et Psychanalyse, à Paris

De: Philippe Benichou

Date: 15 juin 2017 à 18:37:49 UTC+2

Cher Jacques-Alain Miller,

Je voulais vous dire quelques mots du travail que j'effectue dans le cadre de l'Envers de Paris comme responsable d'un collectif « Théâtre et psychanalyse » qui me semble pouvoir être associé à votre initiative de constitution d'une nouvelle République des Lettres. Je vous en laisse juge et reste à votre disposition pour discuter de la façon dont ce collectif pourrait se joindre à votre action.

Notre propos est de rencontrer des auteurs et metteurs en scènes contemporains, lors de débats qui ont lieu à l'issue des représentations, auxquels sont associés à chaque fois un psychanalyste, membre de l'ECF. Il s'agit de conversations sur l'œuvre, l'auteur, le sens des partis pris de mises en scène, et ce qui oriente les choix des metteurs en scène contemporains, jeunes et confirmés.

Nous avons pu ainsi dialoguer sur Shakespeare, Corneille, Schnitzler, Ibsen, Brecht et Tennessee Williams parmi les classiques, Sarah Kane, Lagarce, Tony Kushner, parmi les contemporains, ainsi que sur des textes et inventions d'auteurs de la nouvelle génération.

Nous avons depuis trois ans organisé vingt rencontres à Paris, dans des théâtres nationaux tels que la Comédie française, la Colline, l'Odéon, mais aussi au Théâtre de l'Aquarium, Théâtre de l'Atelier, Théâtre du Rond-point, Théâtre de la Bastille.

Voici quelques informations sur notre programme en cours de finalisation pour l'année prochaine. On nous trouvera notamment à la Comédie française pour *L'Éveil du printemps* de Franz Wedekind, et nous attendons la confirmation d'une date par Brigitte Jaques-Wajeman qui nous a donné son accord pour un après-midi autour de *Mme Klein*, que vous avez publié au Champ freudien.

Bien à vous

Philippe

Théâtre et psychanalyse

Saison 2017-2018

- Théâtre de la Huchette

La Leçon d'Eugène Ionesco. **Soirée préparatoire aux prochaines Journées de l'ECF**

- Théâtre de la Bastille

Logique du pire d'après Clément Rosset. Texte et mise en scène d'**Étienne Lepage**

- Théâtre des Abbesses

Mme Klein de Nicolas Wright. Mise en scène de **Brigitte Jaques-Wajeman**

- Théâtre de l'Aquarium

Cherchez la faute D'après *La Divine Origine* de Marie Balmary Conçu et mis en scène par **François Rancillac**

- Théâtre de la Bastille

Mélancholie(s) d'après *Les trois sœurs* et *Ivanov* d'Anton Tchekhov. Adaptation et mise en scène : **Julie Deliquet**

- Théâtre de l'Aquarium

Constellations de Nick Payne. Mise en scène : **Arnaud Anckaert**

- La Comédie française

L'Éveil du printemps de Wedekind. Mise en scène : **Clément Hervieu-Léger**

- Théâtre de l'Odéon

Macbeth de William Shakespeare. Mise en scène de **Stéphane Braunschweig**

NOUVELLE POLÉMIQUE

SUR LE PSYCHANALYSTE

Réponse à Fernando de Amorim

par Armelle Guivarch

Cher M. de Amorim,

Je ne pense absolument pas qu'un psychanalyste se réduise à celui « qui vit de son métier de psychanalyste, à part entière » (1), si je comprends bien, *pécuniairement*, ou celui « qui a subi lui-même une psychanalyse ».

Mon analyse m'a permis de m'alléger de « presque » tout ce qui m'encombrait. Ce fut une expérience longue et souvent enthousiaste, où je découvrais le poids de l'imaginaire, les équivoques signifiantes décisives, et « l'au-delà du principe de plaisir » dont mon symptôme se sustentait.

Aujourd'hui je suis psychanalyste en cabinet. Mais à l'hôpital psychiatrique, représentée par le signifiant psychiatre, je le suis tout autant. La psychanalyse oriente la clinique et le traitement de chacun de mes patients. Certains de l'équipe veulent bien me suivre.

Ceci dit, à l'hôpital et à condition que le transfert opère, l'expérience analytique des patients est limitée à ce que je pense être des entretiens préliminaires : mise en question d'un symptôme névrotique et plus souvent psychotique, et dans le meilleur des cas, cession de jouissance, ouverture de l'inconscient, et obtention d'une certaine rectification subjective.

L'hôpital psychiatrique comme trop d'institutions sous tutelle de l'État se sont faits prisonniers du discours du maître, bureaucrate, comptable, gestionnaire et ségréatif. Trop de psychiatres sont aux ordres de la HAS. Et vous voudriez que les CPCT passent eux aussi sous la tutelle de l'État ? Mieux vaut la gratuité.

Le discours de l'analyste étant en effet l'envers du discours du maître, il nécessite l'intime d'un cabinet pour qu'une analyse soit menée à son terme avec un psychanalyste qui opère à partir du point de conclusion de sa propre analyse et de la singularité de son cas, définition du psychanalyste.

1 : F. de Amorim, « Qu'est-ce qu'un psychanalyste ? », *Lacan Quotidien*, [n° 720](#), 14 juin 2017.

Pablo Reinoso, l'autre star de l'Élysée

par Véronique Lorelle

Ses bancs arabesques installés à l'Élysée se sont fait remarquer lors de l'investiture d'Emmanuel Macron, une consécration pour cet artiste franco-argentin dont les œuvres monumentales semblent échapper à la pesanteur.



Pablo Reinoso sur un « Double Spaghetti », en bois et en acier (2006). ©Rodrigo Reinoso

Le 14 mai, tandis que le nouveau président, Emmanuel Macron, passait en revue la Garde républicaine, on a vu leurs boucles de métal jaillissant des parterres de roses de l'Élysée. L'œuvre « Racines de France » – deux rampes aux multiples arabesques qui se transforment en bancs – est entrée dans les jardins du Palais il y a un an. Emblématique du travail du Franco-Argentin Pablo Reinoso, elle a fait de lui un artiste reconnu, après quatre décennies de création à la frontière entre art et design.

Ce que l'on sait moins ? Ce banc-sculpture n'aurait plus été là si un président d'extrême droite avait été élu. Pablo Reinoso, qui a fui à l'âge de vingt-trois ans la dictature en Argentine, a prêté son œuvre à l'État à la condition expresse de son retour, dans ce cas de figure. « Sur mes bancs qui se ramifient, j'ai sculpté des feuilles de chêne et d'olivier, symboles de la justice et de la force pour la République française. Je les ai dessinés avec la même orientation que sur mon passeport français, tournés vers le ciel », précise l'artiste, né en 1955 à Buenos Aires, d'une mère française et d'un père argentin.

Pablo Reinoso a choisi la liberté. Comme les objets qu'il façonne de ses mains et qui semblent s'échapper des contraintes de la pesanteur terrestre ou de leur condition matérielle, bois, pierre, métal... Ses cadres sont hors cadre, ses fourches et pelles sont arborescentes, ses assises prolifèrent comme des aubépines insolentes. Des mains de Reinoso, aux paumes emplies de cicatrices, sortent des objets vivants, un univers de poésie à la Jean-Michel Folon (1934-2005), l'illustrateur qui était aussi sculpteur.

Quand il débarque à Paris, en 1978, le jeune homme, qui a étudié l'architecture dans son pays, ne peut obtenir d'équivalence pour ses diplômes. « La vie a fait que de mes mains est toujours sortie la possibilité de m'alimenter », constate-t-il sans aigreur ou orgueil particulier. Il obtient une bourse d'études d'un an pour se confronter au marbre à Carrare, en Italie, puis il ouvre son premier atelier parisien, à Montmartre, où il travaille le bois. « J'ai mis beaucoup de temps à comprendre la sculpture en travaillant les matériaux physiquement : j'ai fait des essais en regardant ceux que j'admirais, Picasso, Brancusi, Giacometti, Moore..., raconte-t-il. Aujourd'hui, c'est dans mon corps que je sens si une œuvre est aboutie », précise ce démiurge, paraissant petit au pied des œuvres monumentales qui se dressent dans son atelier de Malakoff (Hauts-de-Seine), de six mètres sous plafond.

Dans sa première vie, Pablo Reinoso transforme le marbre en « Paysage d'eau » (1982), le bois en mesure du temps qui passe, l'air en souffle vital qui gonfle et dégonfle des coussins de toile (série « Les Respirantes », de 1995 à 2003). Dans sa deuxième vie – à l'aube de ses cinquante ans qu'il porte beau –, l'artiste donne naissance à des objets du quotidien tous plus fous les uns que les autres, rebelles quoiqu'un tant soit peu fonctionnels. Il s'attaque d'abord à l'iconique chaise Thonet n° 14, en bois massif courbé, premier objet manufacturé de l'histoire (1859). « L'objet Thonet a une formidable capacité de reproduction, d'exubérance, d'arborescence, d'expansion, des mots qui m'importent, qui me suivent depuis toujours et qui correspondent à cette espèce d'exagération qui me caractérise », s'enthousiasme Pablo Reinoso, lui-même collectionneur de sièges design.

Ses Thonet qui dansent, s'entrelacent, se multiplient... ouvrent à l'artiste les portes des musées, son premier banc Spaghetti (2006), le cœur des hommes. Voilà un banc public, symbole d'un design anonyme hors temps et hors mode, qui se révolte... Un banc qui semble vouloir retourner à l'état de nature, avec sa végétalisation galopante. « Par une puissante originalité, cette œuvre sculptée sort en partie de la sculpture, au moins de sa matière à trois dimensions ; voici un art hors support, comme on dit que telle plante se cultive hors sol », résume le philosophe Michel Serres en préface de la première monographie consacrée à Pablo Reinoso, aux éditions 5 Continents (1).

Certaines de ses assises enjambent les balcons ou croissent sur les murs, dans une réjouissante luxuriance, comme à l'hôtel Fourvière de Lyon. D'autres, telle l'œuvre « Nouages » installée sur les bords de Saône en 2013, viennent pimenter de leurs folles incartades les rendez-vous des *amoureux des bancs publics*, comme le chantait Brassens. Les œuvres de Pablo Reinoso offrent plus encore. Les « Chaises de l'Harmonie », d'immenses trônes en acier noir, inspirées de la chaise Zig Zag de Gerrit Thomas Rietveld (1934), vibrent au vent, tel un diapason. Le cadre enguirlandé « Laocoonte » rend hommage à un tableau de Le Greco dont il reprend les dimensions, et devient l'œuvre elle-même.

L'écrivain et psychanalyste Gérard Wajcman souligne combien, ici, « chaque objet excède aussi bien sa propre nature, objet ou œuvre, il excède son propre concept, et il excède aussi tous les genres et les registres hiérarchisés des beaux-arts. Est-ce un banc ? Est-ce une sculpture ? Est-ce une architecture ? Est-ce un monument ? Ne serait-ce pas une plante ? Est-ce même un objet ? L'objet suppose la finitude, le un. Et Pablo Reinoso fait des objets sans fin ». L'intéressé se dit le premier surpris par l'écho de ses œuvres les plus récentes auprès du public. « Pour la première fois, j'ai touché quelque chose d'universel, et fait briller les yeux des enfants... C'est peut-être parce que très peu de designers, à l'exception du Néerlandais Rietveld, perturbent les codes établis ? »

Pour [Agora, la biennale architecture, urbanisme et design](#) du 14 au 24 septembre à Bordeaux, sept bancs Spaghetti brandiront leurs rameaux d'acier aux nez des citoyens. Il s'agit de « ne pas considérer que les choses sont dans l'ordre qui nous est donné », martèle Pablo Reinoso, éternel rebelle.

Première parution dans Le Monde du 15 juin 2017 et sur lemonde.fr

1 : Pablo Reinoso, textes de Michel Serres et Gérard Wajcman, entretien avec Henri-François Debailleux, Editions 5 Continents, 2017.

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédacteur en chef : Daniel Roy (roy.etenot@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettistes : Cécile Favreau (Mi-dite) ; Luc Garcia.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Daniel Roy.

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.